

l'Ouest, les Montagnes-Rocheuses. Qu'arrivera-t-il quand le bison, sa principale nourriture, n'existera plus pour le Comanche? Ce qui arrive déjà en partie, quand le succès de sa chasse n'a pas été suffisant. Il tuera ses chevaux. Déjà, il le fait, avec cette légèreté de caractère qu'il a en propre, et sans penser qu'il verra vite la fin de cette nouvelle ressource et que, de même que le cheval lui a permis de quitter l'agriculture pour la chasse, de même son absence l'obligera peut-être un jour à quitter de nouveau cette chasse tant aimée pour cette agriculture si dédaignée. Qui sait même si ce n'est pas à une insouciance analogue que l'Amérique a dû jadis la perte de la race chevaline?

L'Indien Comanche tient beaucoup à sa toilette. Elle est simple, mais moins primitive que celle des Indiens de l'Amérique du Sud. Sur un justaucorps fait de la peau d'un daim ou de cuir tanné, il jette en guise de manteau drapé la peau entière d'un bison; sa tête est ornée d'une peau de tête du même animal à laquelle il laisse les cornes. D'autrefois, il remplace ce sauvage ajustement par une sorte de chapeau de plumes voyantes. De grandes guêtres de cuir boutonnées sur le côté lui enveloppent les jambes et vont se compléter au pied par des chaussures nommées *moccasins*. Au reste, ce costume, lui est commun avec la plupart des peuplades indiennes qui habitent la Prairie.

Ce n'est, de plus, chez lui qu'une sorte d'ajustement d'apparat. S'il va à la guerre, au pillage, il ne gardera de tout ce costume que ces guêtres et ses bottines. Un morceau d'étoffe lui servira de pagne, et il se contentera, croyant se donner un air terrible, de s'enduire le corps d'une teinture d'un rouge vif. On voit l'ensemble singulier que produit ce costume ainsi simplifié; ce torse d'homme nu et qui paraît sanglant, hurlant de se voir accouplé avec des guêtres montantes ornées sur les côtés de frange et ayant quelques rapports avec les houzeaux de certains cavaliers espagnols. Le Comanche n'a pas cependant besoin, pour produire l'effroi sur ses ennemis, de cet ajustement. Son nom seul suffit pour répandre la terreur. La guerre est, en effet, un des moyens d'existence, et il ne la comprend qu'au point de vue du pillage. La frontière du Texas est à chaque instant l'objet de ses incursions. Le Mexique, principalement le Nouveau Mexique qui côtoie le territoire comanche, le voit souvent ravager ses villages et oser affronter même certaines de ses villes; enfin, il n'y a pas jusqu'au cœur même de la Nouvelle-Espagne où le Comanche n'ait porté ses dépradations. Ces dépradations, c'est en véritable razzias qu'il les commet.

Il passe, emportant au galop infernal de son cheval tout le butin qui peut lui tomber entre les mains. Troupeaux qu'il chasse devant lui, femmes, enfants qu'il fait prisonniers; puis, d'autre part, objets de toutes sortes qu'il rapporte pour son usage à sa tente ou à son village, l'Indien Comanche prend tout. Au Mexique, surtout, ses vols restent presque toujours impunis. Ils sont si considérables que, lorsque fut signé le dernier traité avec le Mexique, le gouvernement des *United States* avait paru s'émouvoir de la question et avait pris vis-à-vis du gouvernement mexicain l'engagement de faire rendre aux familles de nationalité mexicaine tous les prisonniers leur appartenant qui étaient esclaves chez les Indiens Comanches. On fit un recensement et on put en estimer le nombre à plus de quatre mille. Malheureusement pour les Mexicains, soit qu'ils eussent assez d'embarras de guerre, de leur côté, soit qu'ils aient trop vite oublié la clause du traité, touchant la restitution des prisonniers, les Etats-Unis n'agirent pas sur les Comanches pour leur faire rendre leurs esclaves, et les quatre mille malheureux restèrent au pouvoir des Indiens. Ceux-ci, enhardis par cette impunité dans laquelle ils ne laissèrent pas que de voir une certaine crainte de la part du gouvernement américain, loin de mettre bas les armes et de cesser leurs rapides, leur donnèrent, au contraire, un nouveau cours plus accentué. Ils en arrivèrent même à ce point d'audace, qu'il y a un certain nombre d'années, ils ne craignirent pas d'enlever le fils d'un des hommes de guerre les plus marquants de la République du Mexique, le propre gouverneur de la province de Chihuahua. Mais, telle est au

Mexique la terreur qu'inspirent les Comanches, que, quoique très brave et haut placé dans l'Etat, le malheureux père craignit l'effet que produirait dans le pays un appel aux armes contre les Comanches, et qu'il préféra faire offrir aux sauvages de leur donner une rançon qu'ils fixeraient.

Les Comanches n'ont pas toujours rencontré tant de faiblesse quand ils se sont adressés à d'autres ennemis. Bien qu'ils aient pris l'habitude de ravager les frontières de l'Etat du Texas, ils n'ont pas osé pénétrer sur ce territoire, sachant bien qu'une sérieuse résistance leur y était réservée. Les colons, en effet, les attendent de pied ferme et à tout acte de cruauté que les Comanches tentent de commettre, opposent des cruautés semblables en manière de représailles.

Il semble que l'Indien que nous venons de peindre soit, avec cette double passion de la guerre et de la chasse, un farouche et inabordable personnage, taciturne et ne rêvant sans cesse que de sang. On est étonné, chez lui, de le trouver, tout au contraire du portrait qu'en a tracé Fenimore Cooper, gai, prêt à rire et à causer. Il aime le plaisir en toutes choses, et c'est par goût comme par insouciance qu'il cherche dans ses chasses et ses pillages une existence qu'il lui coûterait d'assurer par un labeur plus lent et plus pénible.

MAYNE REID.

PIASTRE

Tous les jours, vous entendez des Canadiens-Français se servir du mot *dollar*, au lieu du mot *piastre*.

Aussi loin que l'on remonte dans nos archives, c'est à-dire à deux siècles ronds, le mot *piastre* est employé pour désigner la valeur de cent vingt sous, autrement dit cent centins. Ce n'était pas la *piastre* turque, laquelle n'est que de cinq ou six sous, je crois, mais c'était la *piastre* mexicaine, espagnole si on aime mieux cette expression.

Les habitants des colonies anglaises se servaient du mot allemand, *thaler* pour désigner la même somme d'argent et ils le corrompirent bientôt en *dollar*.

Durant ces dernières années, voilà que les Canadiens-Français se sont mis à copier les Américains et oublier le mot *piastre*, qui est chez nous de tradition, qui a toujours été regardé comme français et qui ne dénonce pas un son anglais dans notre bouche. Singulière fantaisie!

On me dira que la France se sert du mot *dollar* et qu'elle ne prononce le mot *piastre* que pour désigner la monnaie turque, ou romaine, ou toscane, ou espagnole, ou mexicaine. Si la France veut en agir ainsi, c'est son affaire mais nous serions des sots de l'imiter en adoptant le mot *dollar*.

Outre qu'il est bon de ne parler qu'une langue à la fois, je ne vois pas quel plaisir on éprouve à emprunter aux étrangers des termes qui ne valent pas les nôtres.

Le mot *piastre* est aussi noble que *dollar*, et il sonne mieux dans une bouche française. D'ailleurs il est français. Une *piastre* peut valoir cinq sous, trente sous, cent sous, cent vingt sous, selon les pays, mais le mot *piastre* est toujours français. Il se trouve que la *piastre* espagnole est la même que la *piastre* canadienne, que la *piastre* mexicaine et que le *dollar* anglais, mais le *dollar* se prononce *dollar*, les Mexicains ont un mot à eux pour qualifier cette monnaie; en Toscane il y a un autre mot, en Turquie un autre encore, selon les langues parlées dans ces pays divers. Quand un Français fait mention de ces monnaies, il dit *piastre*, et non pas *douro*, etc. En tous cas si les Espagnols disent *douro* c'est parcequ'ils parlent espagnol, mais ils ne s'avisent pas de prononcer *piastre* au milieu d'une phrase espagnole.

Il n'y a que les Canadiens-Français pour panacher de la sorte leur langage. Comme nous trouverions ridicule un Anglais qui dirait: "Give me my capot." Les Canadiens disent: "Donne-moi mon *coat*." Je paye cette *strap* de rasoir un *dollar*. Oh! l'horreur!

BENJAMIN SULTE.

JE PENSE A VOUS

Je pense à vous, ma jeune bien-aimée,
Quand le jour naît, quand la rose embaume
S'ouvre au matin scintillante de plurs;
Quand l'alouette ouvre son aile grise,
Vole en chantant, vole au ciel, sur la brise
Et le parfum des fleurs.

Je pense à vous quand le soleil décline,
Quand le brouillard, sur la verte colline,
Etend au soir ses humides réseaux;
Quand la forêt a de plus doux murmures,
Et que la lune, à travers ses ramures,
Argente les ruisseaux.

Je pense à vous lorsque l'éclair s'enflamme,
Et dis: "Seigneur, des orages de l'âme
Epargnez-lui la fatigue et le fiel!"
Quand le ciel bleu rayonne sur nos têtes,
Je pense à vous, mon ange, car vous êtes
Pure comme un beau ciel.

Je pense à vous aux pieds de la Madone;
En implorant la Vierge qui pardonne,
C'est votre nom que je dis à genoux;
J'espère alors que, sur ces mêmes pierres,
Pour moi, plus tard, vous aurez des prières...
J'ai tant prié pour vous!

Je pense à vous; car sans vous point de joie;
Sans vous, les jours que le Seigneur m'envoie,
Sombres ou purs passent inachevés;
Il n'est sans vous nul plaisir que j'envie;
Mon cœur n'est plus en moi-même, et ma vie
Est toute où vous vivez.

Je pense à vous, que j'aïlle, que j'arrive,
Que je regarde, en rêvant sur la rive,
Le ruisseau fuir, comme fuiront mes jours;
Je pense à vous. Que je m'endorme ou veille;
Triste ou joyeux, ô ma jeune merveille!
Je pense à vous toujours.

PROSPER BLANCHÉMIN.

LA CHARITÉ NE RAISONNE PAS

C'ÉTAIT le matin. Un corbillard de pauvre montait à pas lents la rue de Maubenge, se dirigeant vers le cimetière de Gayenne. Le convoi n'était pas nombreux, un groupe de cinq personnes, suivi d'un petit garçon, âgé d'environ sept ans. C'était tout.

L'enfant trottnait péniblement et grignotait en pleurant un morceau de pain, il marchait le dernier à quelques pas du convoi.

Un brave ouvrier, ému en voyant l'isolement de ce triste cortège, ôta sa casquette et se mit au côté de l'enfant pour accompagner le corps jusqu'à sa dernière demeure.

Quand la cérémonie fut finie, il se retourna vers son compagnon.

—Qui a-t-on porté là petit, demanda-t-il avec intérêt.

—C'est maman, répondit l'enfant, lâchant son pain pour frotter avec ses deux petites mains ses yeux tout ruisselants de larmes.

—Et ton papa, reprit le bon ouvrier pour faire division à la douleur de l'enfant.

—Mais je n'en ai pas, fit le petit en baissant sa tête blonde.

—Et où vas-tu aller maintenant, demanda l'ouvrier tout attendri.

—Je n'en sais rien, répondit l'enfant avec cette naïve insouciance de son âge.

L'ouvrier baissa la tête à son tour et réfléchit un instant, paraissant avoir pris une résolution courageuse il s'empara de la main du pauvre orphelin, en grommelant tout bas.

—Ma foi, tant pis, nous allons peut-être nous chamoier un peu avec la bourgeoisie, mais qu'importe. Je sais que la pitance n'est pas toujours abondante, mais comme dit le proverbe, quand il y en a pour un, il y en a pour deux. Allons, en route, mon mioche, ajouta-t-il tout haut en s'adressant à l'enfant, et songe que nous avons à mesurer avec nos pieds un fameux ruban de chemin.

En effet, l'ouvrier demeurait rue Roubo, dans le faubourg St-Antoine, non loin de l'avenue de Montreuil.

Albert, tel est le nom du petit orphelin, suivit son protecteur. Ils marchèrent rapidement sans mot dire, mais au moment d'arriver à la rue Roubo, l'ouvrier, presque malgré lui, ralentit le pas. C'est que l'on approchait de la maison, et il redoutait la scène qui allait avoir lieu à cause du nouveau pensionnaire qu'il amenait.